

Amy

18 juillet 1995

La musique battait dans le corps d'Amy et lui étreignait le cœur. Elle était réglée si fort que ses tympan vibraient à se rompre et que les côtes de son petit corps en étaient toutes secouées. La musique était tout pour elle. Enfin, presque tout.

Plus tard, les journaux appelleraient la jeune Amy Stevenson de quinze ans un « rayon de soleil », avec « tout pour être heureuse ». Ses écouteurs débordaient de brit pop tandis qu'elle marchait jusque chez elle en traînant les pieds, sous les tressautements de son sac à dos.

Amy avait un petit ami, Jake. Il l'aimait, et elle l'aimait. Ils étaient ensemble depuis presque huit mois ; au lycée, les récréations étaient un moment précieux où ils arpentaient la cour main dans la main, le cœur battant à l'unisson.

Amy avait deux meilleures copines : Jenny et Becky. Le trio vivait dans un tourbillon permanent d'histoires, de compétition et de ragots. D'interminables suites de « elle a dit que – il a dit que – elle a dit que » précédaient des étreintes larmoyantes et pleines de remords à chaque fin de samedi soir trop arrosé.

Leurs sorties rimaient avec Hooch-citron au Memorial Park ou Archers-limonade au pub The Sleeper, où l'on n'aurait pas demandé ses papiers à un gosse de cinq ans. Les soirs de semaine rimaient avec appels téléphoniques à partir de 18 heures, quand commençait le tarif réduit. Amy discutait jusqu'à ce que Bob, son beau-père, entre dans le salon et lui coule ce regard qui signifiait : il est l'heure de manger, raccroche ce téléphone. Le jeudi

soir, il y avait *Top of the Pops* et *Eastenders* ; le vendredi, *Friends* et *The Word*.

Le sac Kickers d'Amy lui paraissait plus lourd à chaque pas. Elle le passa sur son autre épaule et s'empêtra dans les lanières, si bien que l'un de ses écouteurs sauta de son oreille, y laissant pénétrer les bruits du monde.

Elle avait pris le chemin le plus long pour rentrer chez elle. La veille, elle était revenue de bonne heure et avait surpris Bob dans la cuisine, en train de remuer son café dans sa tasse favorite. Il avait tout d'abord souri en lui ouvrant les bras, avant de se rendre compte qu'elle était rentrée en un temps record et devait donc être passée par le pré.

Elle avait dû subir une demi-heure de morale concernant le bon chemin à prendre pour rentrer en sécurité, en suivant les routes.

– Je te dis ça parce que je t'aime, Ames, parce qu'on t'aime tous les deux et qu'on ne veut pas qu'il t'arrive quelque chose.

Amy avait écouté, avachie dans son fauteuil, en réprimant des bâillements. Lorsque Bob avait enfin terminé, elle avait foncé à l'étage, s'était jetée sur son lit et avait fait une sélection de CD au diapason de son humeur colérique : *Rage Against the Machine*, *Hole* et *Faith No More*.

Ayant trouvé Bob à la maison la veille, Amy savait qu'il pouvait tout à fait être déjà rentré. À attendre pour lui passer un nouveau savon. Ça ne valait pas le coup de s'embêter, même si le chemin le plus long était particulièrement pénible le mardi. Son sac était toujours très lourd à cause de ses cours de français et d'histoire, lesquels comportaient des livres absurdement grands et pesants.

Amy mettait tout son cœur à haïr ses cours de français. La prof était une conne, et pourquoi diable fallait-il qu'une fenêtre soit du masculin ou du féminin ? Mais elle aimait l'idée de connaître cette langue. Le français était une langue sexy. Elle s'imaginait pouvoir séduire quelqu'un d'un peu plus évolué que Jake en lui murmurant à l'oreille quelques mots en français. Quelqu'un de plus vieux. De beaucoup plus vieux. Elle aimait Jake, bien sûr ; elle le pensait vraiment quand elle le lui disait. Son prénom était soigneusement écrit au Tippex sur son sac et, quand elle pensait à

l'avenir, il en faisait partie. Mais depuis quelques semaines, elle avait commencé à remarquer de plus en plus les différences qui les séparaient.

Avec son grand sourire et ses yeux noisette de bon chien, Jake était facile à vivre, gentil. Seulement, depuis le temps qu'ils sortaient ensemble, il avait à peine eu le courage de glisser sa main sous la chemise d'Amy. Ils passaient toutes leurs heures de déjeuner à s'embrasser en haut du champ derrière la cour. Une fois, il s'était couché sur elle, mais elle avait eu des fourmis dans une jambe, avait dû bouger, et il avait été si gêné qu'il lui avait à peine adressé la parole du reste de la journée.

Des mois et des mois s'étaient écoulés, et elle était toujours vierge. Ça commençait à devenir embêtant. Elle détestait se dire qu'elle était la dernière, comme elle détestait perdre dans tous les domaines.

Oubliant ces frustrations, Amy espérait que Jake avait séché son cours de judo pour pouvoir la retrouver. Jake et son jeune frère, Tom, rentraient chaque jour à la maison en voiture, sa prétentieuse de mère étant la secrétaire de l'établissement. Sa famille vivait dans les grandes maisons de Royal Avenue. Il était toujours rentré avant qu'Amy ne s'approche de la petite mitoyenne à deux chambres où elle vivait avec Bob et sa mère, Jo.

Sue, la mère de Jake, n'aimait pas Amy. On aurait dit qu'elle avait l'impression qu'Amy allait corrompre son précieux bébé. Amy aimait à se dire qu'elle était une sorte de femme fatale. Elle aimait à se dire qu'elle était n'importe quel genre de femme.

Amy Stevenson avait un secret. Un secret qui lui nouait le ventre et lui accélérail le cœur. Aucune de ses amies ne connaissait ce secret, et encore moins Jake. Jake ne pourrait jamais s'en douter. Même sa mère, avec ses regards désapprobateurs, n'aurait jamais pu le deviner.

Le secret d'Amy était plus vieux. Un homme, absolument, sans l'ombre d'un doute. Ses épaules étaient plus larges que celles de Jake, sa voix, plus grave, et quand il prononçait des mots vulgaires, cela sortait d'une bouche qui avait gagné le droit de les prononcer. Il était grand et marchait avec confiance, jamais pressé.

Son secret portait de l'after-shave, pas du Lynx, et conduisait une voiture, pas un vélo. À la différence des cheveux clairs et filasse de Jake, les siens étaient bruns et épais. Une coupe d'homme. Par l'entrebâillement des boutons de ses chemises, elle avait vu des poils noirs au milieu de sa poitrine. Son secret avait une grande ombre noire.

Quand Amy pensait à lui, ses nerfs explosaient et sa tête s'emplissait d'un bruit blanc assourdissant qui défiait l'entendement.

Son secret lui touchait la taille comme un homme touche une femme. Il ouvrait les portes devant elle, à la différence des garçons de sa classe qui filaient dans les couloirs telles des boules de flipper.

Sa mère le qualifierait de « beau ténébreux ». Il n'avait pas besoin de frimer, de se vanter. Même les plus jolies filles du lycée n'auraient osé espérer avoir une chance avec lui. Aucune d'elles ne savait qu'Amy, elle, avait plus qu'une chance. Bien plus.

Elle savait qu'il devrait rester secret, et un secret de courte durée, même. Une petite parenthèse dans son histoire, rien de plus. Elle savait que cela devrait rester bien enfermé dans une boîte ; quelque chose de parfait, complet, intime, totalement séparé du reste de son existence. D'ailleurs, c'était déjà un souvenir. Dans quelques mois, elle se bécoterait encore avec Jake pendant la pause du déjeuner ; elle écouterait encore Mark et Lard sur Radio One, tous les soirs. Elle le savait. Elle se disait que cela ne lui posait pas de problème.

La sensation qu'Amy éprouvait lorsqu'il touchait sa hanche ou écartait les cheveux de son visage était comparable à une décharge électrique. Le simple contact du bout de ses doigts faisait chanter sa chair d'une manière qui occultait tout le reste. Elle était à la fois excitée et terrorisée en pensant à ce qu'il pourrait lui faire, à ce qu'il voudrait qu'elle lui fasse. En auraient-ils un jour l'occasion ? Saurait-elle que faire, si cela se présentait ? Ce baiser dans la cuisine, avec le bruit des autres dehors... Avec les mains de cet homme sur son visage, et la sensation inédite d'une barbe de trois jours qui la picotait. Cet unique et bref baiser qui l'empêchait encore de dormir.

Amy tourna sur Warlingham Road, et le rituel commença. Elle posa son sac sur le mur de béton qui s'effritait. Elle défit sa ceinture pour raccourcir sa jupe. Elle sortit ses affaires du sac et mit de côté son déodorant Impulse « Chic » et son baume à lèvres à la cerise.

Elle secoua le spray et vaporisa un petit nuage sucré dans les airs. Puis, après avoir regardé autour d'elle, elle entra dans le nuage parfumé, comme elle avait vu sa mère le faire avant de se rendre à une soirée.

Elle passa le baume sur sa lèvre inférieure, puis sur celle du haut, les pressa l'une contre l'autre avant de les tamponner légèrement avec son pull. Si jamais Jake l'attendait, elle voulait être prête, mais sans avoir l'air de s'y être préparée.

Le walkman d'Amy continuait de répandre la musique dans ses oreilles. *Do You Remember the First Time*, de Pulp, commença, et Amy sourit. Jarvis Cocker lui souriait et lui faisait des clins d'œil complices dans l'oreille, tandis qu'elle rangeait tout dans son sac, l'accrochait à son autre épaule et se remettait en chemin.

Elle vit le van de Bob sur la route. Amy était à douze maisons de chez elle. En plissant les yeux, elle distingua une silhouette marchant dans sa direction.

À la façon dont cette silhouette marchait – assurée, droite, décidée –, elle se douta qu'il ne s'agissait pas de Jake. Jake avançait comme un crabe craintif, marchant et courant à moitié. Et vu la minceur de la silhouette, ce ne pouvait pas être Bob non plus : son beau-père était fichu comme une patate.

Quand Amy comprit de qui il s'agissait, elle eut un haut-le-cœur.

Quelqu'un l'avait-il vu ?

Bob l'avait-il vu ?

Comment pouvait-il prendre le risque de venir ici ?

Par-dessus tout, Amy sentit une montée d'euphorie et d'adrénaline l'envahir et la pousser vers lui comme un aimant.

Jarvis Cocker continuait de proférer des gros mots dans ses oreilles ; elle voulut le faire taire, mais préféra ne pas s'aventurer à sortir maladroitement le walkman de sa poche.

Elle soutint le regard de son secret et se mordit la lèvre tout en appuyant à l'aveugle sur les boutons jusqu'à ce qu'elle tombe sur le bon et que la musique s'arrête. Ils étaient maintenant nez à nez. Il sourit et tendit lentement une main vers elle. Il lui enleva un écouteur, puis l'autre. Ses doigts frôlèrent les oreilles d'Amy. Elle déglutit avec peine, ne sachant trop que faire.

– Salut, Amy, dit-il sans cesser de sourire.

Sous ses cils épais, si noirs qu'ils paraissaient mouillés, ses yeux verts pétillaient. Il lui rappelait une vieille photo de John Travolta se lavant le visage entre deux prises sur le tournage de *Saturday Night Fever*. Elle l'avait trouvée dans un de ses magazines de musique et, même si elle trouvait John Travolta un peu con, l'image était très chouette. Elle l'avait collée dans son portfolio de dessins.

– Salut, dit-elle d'un ton à peine au-dessus du murmure.

– J'ai une surprise pour toi... Viens.

Il fit un geste en direction de sa voiture – une Ford Escort couleur renard – et ouvrit la portière avec la solennité d'un chauffeur.

Amy regarda autour d'elle.

– Je ne sais pas si je peux. Mon beau-père est sûrement en train de nous regarder.

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, Amy entendit le bruit d'une porte voisine et se cacha derrière la Ford.

Un peu plus haut, Bob posa sa boîte à outils par terre avec un grognement. Il soupira profondément en cherchant des clés dans ses poches avant d'ouvrir son van. Ignorant qu'on le regardait, Bob balança la boîte à outils sur le siège passager et ferma la portière de ses mains lourdes et velues. Il fit le tour jusqu'au côté conducteur, se hissa sur le siège et démarra dans un crissement de boîte de vitesses, faisant trembler l'arrière de la camionnette.

Amy avait beau être excitée et prête pour un rendez-vous, elle n'en ressentit pas moins l'envie pressante de se mettre à courir pour sauter dans le van, où elle serait de nouveau jeune et en sécurité. Elle voulait demander à Bob si elle pouvait passer les vitesses à sa place.

– C'était ton beau-père ?

Elle se releva et s'épousseta en hochant la tête sans dire un mot.

– Dans ce cas, le problème est réglé. Monte.

Il lui sourit ; d'un sourire prédateur. Et voilà. À court d'excuses, Amy monta dans la voiture.

Alex

7 septembre 2010

La salle des Mûriers était figée en un silence de mort. Neuf corps muets et immobiles reposaient sous des couvertures pastel immaculées.

Alex Dale avait écrit sur les bébés prématurés, dont les vies se comptant en secondes étaient aussi fragiles qu'un tas de poussière d'or.

Elle avait écrit sur les maladies dégénératives et sur les patients devenus dépendants des machines, dont la vie tenait au bon fonctionnement d'un simple bouton. Elle avait même détaillé toutes les étapes du décès de sa propre mère, mais les patients qui se trouvaient devant elle traversaient une tout autre forme de mort en vie.

Les visages creusés du service de troubles neurologiques de l'hôpital Tunbridge Wells Royal avaient eu une vie normale, avant. À la différence des bébés prématurés, qui n'avaient connu que l'utérus, l'intrusion de tubes et la chaleur des mains angoissées de leurs parents.

Ces patients n'étaient pas comme ceux souffrant de démence, dont les états de stase puérils étaient ponctués de souvenirs terrifiants.

Les personnes inertes de ce service étaient différentes. Elles n'avaient pas vécu une vie de lent déclin, mais juste un arrêt brutal. Et elles étaient encore là, quelque part. Certains clignaient lentement des yeux en tournant légèrement la tête vers la lumière et en changeant d'expression avec aisance.

D'autres avaient été totalement figés ; en pleine fête, au repos ou avec l'expression du traumatisme. Mais tous étaient désormais enfermés dans un cri silencieux.

– Pendant des années, on a considéré ce genre de patients comme perdus, dit l'infirmière responsable du service aux cheveux auburn, une femme avec les pattes-d'oie les plus longues qu'Alex ait jamais vues. On appelait ces patients des légumes.

Elle s'interrompit et soupira.

– Beaucoup de gens les appellent encore comme ça.

Alex hocha la tête tout en notant ces propos en sténo dans son carnet de moleskine.

L'infirmière poursuivit :

– Seulement, ils ne sont pas tous pareils et on ne devrait pas les considérer comme perdus. Ce sont des individus. Certains n'ont plus aucune conscience, mais d'autres en possèdent encore un peu, et ça n'a plus rien à voir avec l'état de mort cérébrale.

– En général, combien de temps passent-ils ici avant d'être rétablis ? demanda Alex en pointant son stylo au-dessus de sa feuille.

– À vrai dire, très peu s'en sortent. Cet été, nous avons eu un gars qui est rentré chez lui pour être pris en charge à plein temps par ses parents et sa sœur, mais c'est le premier depuis des années.

Alex haussa les sourcils.

– La plupart d'entre eux sont ici depuis longtemps, ajouta l'infirmière en chef. Et la plupart mourront ici, aussi.

– Ont-ils beaucoup de visites ?

– Oh oui ! Certains ont des familles qui viennent les voir toutes les semaines depuis des années et des années.

Elle s'arrêta et regarda les lits.

– Je ne suis pas sûre que j'en serais capable, personnellement. Vous vous imaginez, vous, venir semaine après semaine, sans jamais rien avoir en retour ?

Alex repoussa de son esprit une image de sa mère, les cheveux en bataille, fixant de ses yeux vides le visage de sa fille unique et lui demandant de lui raconter une histoire avant de dormir.

L'infirmière parlait moins fort ; des visiteurs étaient assis autour de plusieurs lits.

– Il n'y a que peu de temps que nous avons compris qu'il existe des signes indiquant la présence d'une vie sous la surface. Des patients comme ceux-ci...

Elle fit un geste en direction des lits derrière Alex.

– Je parle d'une poignée de personnes dans le monde, mais on peut dire qu'ils ont commencé à communiquer.

Elle cessa de marcher. Les deux femmes se trouvaient maintenant au centre de la salle, entourées de rideaux et de lits. Alex leva les sourcils, l'encourageant à poursuivre.

– En fait, ce n'est pas tout à fait exact. Ces patients communiquaient depuis le début, sauf qu'avant, les médecins ne savaient pas les entendre. Je ne sais pas ce que vous avez lu à ce sujet, mais au bout d'un an, la justice peut décider d'interrompre le maintien en vie artificiel si les patients sont maintenus uniquement par des machines. Et maintenant, avec toutes ces coupes budgétaires...

L'infirmière préféra ne pas terminer sa phrase.

– Comme c'est terrible, de ne pas pouvoir parler ! dit Alex tout en prenant des notes et en chancelant à demi, remuée par l'ambiance régnant dans la salle.

Elle rédigeait un article pour un supplément week-end sur le travail du Dr Haynes, l'insaisissable scientifique effectuant des recherches sur des imageries du cerveau montrant des signes de communication chez des patients comme ceux-ci. Elle n'avait pas encore rencontré le médecin alors que sa *deadline* approchait à grands pas. Elle était à deux doigts de boucler le meilleur article qu'elle ait jamais écrit.

Dans la salle, un lit était vide, et les neuf autres, occupés. Les dix avaient les mêmes couvertures bleu ciel derrière les rideaux lilas de leur box.

Par-delà ces murs pastel, infirmières et aides-soignantes pouvaient empoigner et redresser les patients pour les mettre en position assise, essuyer leur bouche mouillée et leur enfiler les habits rapportés de la maison ou donnés par quelque bienfaiteur. On entendait le son d'une radio derrière l'accueil, distillant de

vieilles rengaines entre deux séries de blabla. La musique, à peine audible, se mêlait au bruit du souffle des patients, des bips et ronronnements des machines.

Dans l'angle le plus reculé de la salle, un poster attira l'œil d'Alex. C'était Jarvis Cocker du groupe Pulp, l'air efféminé dans son costume de tweed. Elle essaya de distinguer le nom du magazine dont le poster avait été soigneusement extrait.

C'était le *Select*. Voilà bien longtemps qu'elle n'avait pas pensé à ce magazine, qui avait pourtant été son préféré pendant son adolescence. Elle avait littéralement assailli la rédaction de lettres de candidature, les suppliant de lui laisser sa chance ; à l'époque, elle avait l'impression que la musique était le seul amour au sujet duquel elle pouvait lire ou écrire.

L'infirmière en blouse bleu foncé qui accompagnait Alex venait de se faire harponner. Alex la vit discuter tout bas, gravement, avec un visiteur aux yeux humides venu voir une patiente enveloppée d'un épais peignoir rose.

À pas de loup, Alex se rapprocha du box de l'angle. Elle avait mal aux mollets après son jogging de ce matin, et grimaça en pressant le pas. Les fines semelles de ses ballerines appuyaient sur ses ampoules, tel du gravier dans sa chaussure.

La plupart des patients étaient d'âge moyen, mais une curieuse impression de jeunesse se dégageait du box de l'angle.

Les rideaux en avaient été à demi tirés, négligemment. Sans faire de bruit, Alex entra par la large ouverture. Même dans la pénombre du box, elle vit que Jarvis Cocker n'était pas seul. Près de lui, le jeune Damon Albarn de Blur avisait l'objectif d'un air gêné. Tous deux avaient été pris dans les pages de *Select* des années auparavant ; il y avait de la poussière sur les punaises plantées dans le mur.

La scène qui se présentait à Alex était figée. La couverture du lit couvrait les bosses de deux genoux. Deux bras maigres posés sur le drap amidonné, marqués de petites taches violettes et hérissés de chair de poule, avant de se perdre sous un tee-shirt bleu usé.

Jusqu'ici, Alex avait évité de regarder directement les patients. Il lui semblait incorrect de fixer ces visages figés comme s'il

s'agissait de bêtes de foire. Timide, nerveuse, elle avança un peu vers le lit de la fan de brit pop. Là, elle observa l'équipement blanc et rutilant fixé au-dessus du lit et prit quelques notes superflues dans son carnet, gagnant du temps jusqu'à ce qu'elle ose enfin poser les yeux sur la tête de la jeune femme.

Ses cheveux châtain foncé avaient été coupés grossièrement au niveau de la frange, laissés longs et emmêlés pour le reste. Ses yeux d'un bleu frappant étaient mi-clos et brillants comme des billes de verre. Alex ayant elle-même de longs cheveux bruns noués en queue de cheval et des yeux azur, les deux femmes paraissaient presque se refléter l'une l'autre.

Dès l'instant où elle laissa ses yeux se poser sur les traits du visage de la patiente, Alex eut un haut-le-cœur.

Elle connaissait cette femme.

Elle était sûre de la connaître, mais ce n'était qu'une bribe fugace de souvenir, sans rien à quoi le raccrocher.

Ses tempes palpitaient sous l'émotion, Alex rassembla le courage nécessaire pour regarder encore, à la dérobée. Oui, elle connaissait ce visage. Elle connaissait cette femme.

Il y a peu de temps encore, quand la mémoire d'Alex était vive et précise, un nom lui serait immédiatement venu à l'esprit. Mais la machine s'était rouillée.

Elle entendit des semelles molles et des jambes lourdes avancer doucement vers le box. Elle s'écarta du lit.

– Désolée, dit l'infirmière en chef en approchant. Où en étions-nous ?

Alex se tourna pour regarder son accompagnatrice.

– Est-ce... ?

– Oui, c'est elle. Je me demandais si vous alliez la reconnaître. Vous deviez être très, très jeune.

– J'avais le même âge qu'elle. Je veux dire : j'ai le même âge.

Alex avait le cœur battant ; elle avait beau savoir que la femme dans le lit ne pouvait pas la toucher, elle se sentait gênée.

– Depuis combien de temps est-elle ici ?

La responsable regarda la jeune femme alitée et s'assit doucement sur les draps, près d'un coude replié.

– Presque depuis le début, dit-elle tout bas.

– Mon Dieu, la pauvre.

Alex secoua doucement la tête.

– Pardon, j’ai encore deux ou trois questions à vous poser, si ça ne vous dérange pas.

– Bien sûr, répondit l’infirmière en souriant.

Alex inspira à fond et se lança :

– La question peut paraître idiote, mais existe-t-il des cas de somnambulisme ?

– Non, jamais. Ils sont incapables de se déplacer.

– Ah oui, évidemment, dit Alex en repoussant une mèche de cheveux de ses yeux du bout de son stylo. J’ai été un peu surprise par les mesures de sécurité du service... Est-ce la norme ?

– On ne monte pas la garde près des portes comme ça en permanence, seulement quand il y a beaucoup de passage. Habituellement, on reste plutôt dans nos bureaux, à gérer la pape-rasse. Ce qui ne nous empêche pas de prendre très au sérieux les questions de sécurité.

– Est-ce pour cette raison que j’ai dû signer un registre ?

– Oui, nous gardons la trace de tous nos visiteurs, répondit l’infirmière en chef. Quand on y pense, n’importe qui pourrait faire ce qu’il veut avec ces patients, si telle est leur inclination...

Alex conduisait lentement en clignant des yeux dans la lumière orangée du soir. Amy Stevenson. La femme dans le lit était Amy Stevenson. Toujours quinze ans, avec ses posters de stars de la pop, ses cheveux en bataille et ses yeux de jeune fille.

Alors qu’Alex ralentissait devant un passage pour piétons, un couple d’ados se bécotant dans leurs uniformes bleu marine faillit heurter le capot de sa Volkswagen Polo noire.

Elle ne parvenait pas à chasser Amy de ses pensées. Amy Stevenson, qui avait quitté le lycée un jour et n’était jamais rentrée chez elle. Amy portée disparue. Une ado tragiquement télé-génique dans son uniforme d’écolière ; le sourire de sa photo de classe rayonnant sur toutes les chaînes d’infos ; la mère d’Amy en pleurs, son père angoissé – ou était-ce son beau-père ? Les petits

groupes de ses camarades de classe organisant une « réunion extraordinaire » au lycée, moment filmé pour le journal du soir.

D'après les souvenirs d'Alex, le corps d'Amy avait été retrouvé quelques jours plus tard. La chasse à l'homme avait captivé la presse pendant des mois, ou peut-être juste des semaines. Alex avait le même âge qu'Amy, et elle se souvenait du choc qu'elle avait éprouvé en prenant soudain conscience qu'elle n'était pas invincible.

Elle avait grandi à une demi-heure de chez Amy. Elle aurait pu être enlevée dans la rue n'importe quand, par n'importe qui, en plein jour.

Amy Stevenson, le plus gros fait divers de 1995, devenue document d'archives humain.

Il était 12 heures et une minute. Le soleil avait franchi le point symbolique ; elle pouvait commencer.

Dans le calme de sa petite cuisine tout en long, Alex posa côte à côte un grand verre doseur et un beau verre à vin. Soigneusement, elle versa de l'eau minérale (à température ambiante) dans le verre doseur, jusqu'à ras bord. Elle versa ensuite un vin blanc frais, un bon riesling, jusqu'à la ligne de mesure exacte du verre à vin et remit la bouteille dans le réfrigérateur, où elle cliqueta contre cinq autres bouteilles identiques.

L'eau, c'était important. Toute autre boisson plus forte qu'une bière légère priverait le corps de davantage d'hydratation que celle fournie par la boisson, et la déshydratation était un réel danger. Alex commençait et terminait tous ses après-midi par un grand verre d'eau à température ambiante. Ces deux dernières années, elle mouillait son lit plusieurs fois par semaine, mais elle avait rarement souffert de réelle déshydratation.

Deux bouteilles, parfois trois. Surtout du blanc, mais parfois du rouge lors des après-midi un peu froids à la maison. À la maison, forcément. Campé pour la dernière fois dans l'encadrement de la porte de chez eux, portant au bras sa veste d'été et son manteau d'hiver d'un air résolu, Matt avait dit à Alex qu'elle « gérait » son alcoolisme comme un diabétique gère sa maladie.

Les habitudes et les rituels d'Alex avaient tout dévoré. Les efforts pour garder le contrôle et maintenir sa carrière lui prenaient tout son temps. Il ne lui en restait plus pour gérer un mariage, et encore moins pour l'apprécier.

Elle ne s'était pas attendue à se retrouver divorcée à vingt-huit ans. Pour la plupart des gens de cet âge, le mariage n'était encore qu'un projet pointant à l'horizon.

Elle comprenait pourquoi Matt l'avait quittée. Il avait attendu longtemps un signe annonçant qu'elle irait mieux, qu'elle les choisirait, lui et leur vie ensemble, plutôt que la boisson ; mais elle n'avait jamais réellement songé à arrêter. Même si elle avait « toutes les bonnes raisons » d'arrêter. Elle était comme ça, un point, c'est tout.

Ils s'étaient rencontrés durant la semaine d'intégration des nouveaux à l'Université de Southampton, quoique ni l'un ni l'autre ne sût dire comment. Leurs souvenirs communs débutaient à quelques semaines du premier semestre, période où ils s'étaient mis ouvertement ensemble et se réveillaient chaque matin face à la gueule de bois de l'autre.

La boisson avait cimenté leur relation, mais elle n'était pas tout, et l'alcool était devenu moins important pour Matt avec le temps. Ils parlaient, riaient et obtenaient d'excellents résultats en cours (lui en criminologie, elle en littérature anglaise), en partie grâce à leurs discussions passionnées, mais aussi par esprit de compétition. Dès le premier mois, il n'y avait plus eu qu'*eux*. Pas lui ou elle : toujours eux.

Presque deux ans s'étaient écoulés depuis le jugement définitif du divorce, et elle raisonnait encore en « nous », avec son membre fantôme.

Tous les après-midi, avant de porter le premier verre à ses lèvres, Alex éteignait son téléphone. Elle avait depuis longtemps fermé son compte Facebook, nettoyé du Web toute empreinte de ses messages sous alcool envoyés à Matt, à ses frères, ses amis, ses ex-collègues, tout le monde.

Alex avait quelques règles pour l'après-midi : pas de coups de fil, pas d'e-mails, pas d'achats. Dans l'obscur espace entre

alcoolique mondaine et grosse buveuse, il n'y avait pas eu de règles. Des notes enjouées et guillerettes étaient parties chez des éditeurs médusés ; des interviews téléphoniques délicates avaient pris une tournure catastrophique, parfois dangereuse ; Alex avait perdu des amis en envoyant des e-mails désinhibés écrits en majuscules, rédigés sous une impulsion, sans la moindre retenue. Et pis encore.

Les choses allaient mieux, maintenant. Elle avait du travail assez régulièrement et était propriétaire de son logement. Elle s'était même mise à courir.

Au moins une fois par semaine, elle prévoyait sa propre mort et rédigeait le brouillon de sa lettre d'adieu à Matt et à l'enfant qu'elle n'avait jamais prévu d'avoir – enfant qu'ils n'auraient jamais plus.

Elle prit place à son bureau et ouvrit son carnet de moleskine.

Amy Stevenson.

Alex tenait une histoire, et celle-ci était bien plus intéressante que celle qu'elle devait rédiger.